

JEAN-PAUL COLIN

ERNEST DOSSETTE

Professeur de silence

CUNEN

Couverture : ©Depositphotos Inc./DesignPicsInc

Droit licence : № 31621329

© **GUNTEN**, 2017

<http://www.editionsgunten.com>

ISBN : 978-2-36682-156-7

## I

«Allons bon, se dit Monsieur le professeur Dossette (Ernest), voilà que mes douleurs me reprennent! Et en effet, pour qui se fût trouvé en cet instant dans sa peau tannée de pédagogue, il eût perçu, sourdement, comme un frémissement de truite sous l'eau vive, des élancements vagues et intermittents. Ses muscles étaient traversés de petites lassitudes qu'il croyait morales, et qui n'étaient que la lente usure d'un corps qu'il n'exerçait pas. Une nuque de plomb, des jambes plus lourdes qu'il n'eût fallu: oui, il se sentait exister difficilement, alors qu'il avait besoin de toutes ses ressources physiques et autres pour supporter, à défaut de comprendre, tous ces êtres qui se prétendaient ses semblables. Illusion, bien sûr. Qui est semblable à qui? Où donc s'opérait la juste pesée des parentés spirituelles? Mais quoi, ce genre de croyance ne faisait guère plus de mal en somme qu'une totale indifférence. Alors, va pour la fraternelle ressemblance du cœur et de la peau de tous et de n'importe qui...

Non, ce n'était pas cela: il n'en voulait pas tant, au fond, à ces idées généreuses qui l'avaient hanté depuis toujours, qu'à leur dévoiement, à leur exploitation quasi

publicitaire, qui faisait que le monde des hommes pacifiques, entrevu pour un avenir promis comme proche, devenait une bonne affaire pour ceux qui cherchaient à vendre l'humanisme à la plus vaste clientèle...

«Pardon, M'sieur, fit un jeune garçon que la bousculade de la sortie avait fait heurter M. Dossette: ses clairs yeux noisette truffaient un visage d'angelot en train de virer à l'adolescent. Dossette sourit, eut un geste d'insouciance, pour signifier que ce n'était rien. Mais il ne pouvait aller plus loin. Pas le droit de jouer, ni au père (paternalisme), ni à l'enfant (trop jeune encore pour l'infantilisme précoce), ni à l'homme (règles difficiles et contestées). Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait de dire à ses élèves, aux jeunes gens qu'il rencontrait journellement, combien il se sentait proche d'eux par les élans intérieurs, par la spontanéité des réactions, par le goût du vrai immédiat. Mais ses rares tentatives d'extraire de lui sa profonde vérité n'avaient pas été couronnées de succès: son père se montrait irrémédiablement sceptique, en refusant absolument de concilier, si peu que ce fût, la réussite de son professeur de fils avec une quelconque faille intérieure, une faiblesse congénitale de l'être au monde. Tout allait bien, puisque la surface des choses et des êtres n'était pas troublée visiblement. Quant à Angèle Dossette, qui s'était volontairement prolétarisée en devenant secrétaire à tout faire dans une agence immobilière, elle était douée à l'égard de son frère Ernest d'un mépris de fer dans lequel il entrait, outre l'habituel amour convenu, une jalousie franche masquée en cynisme, une insatisfaction vengeresse de soi-même, qui la portait à des mots excessifs, que personne ne relevait

plus dans la famille (aux rares moments où il y avait encore des réunions de famille). On croyait avoir pris l'habitude de ce mépris sororal : en fait, tous étaient accablés au fond d'eux-mêmes de ne pas réussir à s'entendre un peu mieux à eux trois qu'avec le reste du monde. Leur courage muet, leur permettant de sauver la face, n'était pas suffisant à les empêcher de refouler en eux-mêmes une tristesse sociale plus désespérante que la haine.

Piètre cellule que La Dossette ! Il faudrait être un beau naïf, pense Ernest, pour faire semblant de croire, envers et contre tout, qu'on apporte quelque chose aux autres, que quelqu'un, dans le monde où nous vivons, a besoin de nous. Tout est maintenant à crédit, tout devient accessible, même si c'est devenu un peu plus standard. Alors, qu'est-ce qu'autrui en a à faire, de mes intentions, de mes sentiments, de mes vœux ? Chacun pour soi, et la traite à la fin du mois...

C'est épouvantable d'en être là ! Mais qu'y puis-je ? Est-ce vraiment ma faute si mes passions s'usent contre le mur du froid, au fur et à mesure que mes avances sont repoussées et que le monde se débrouille de mieux en mieux sans moi ? Et puis, avec ce ciel toujours bas, comment faire ? Comment supporter le monotone afflux des mêmes corvées, des mêmes matins à ne plus découvrir, l'entassement des heures atroces passées dans la prise de conscience de sa stérilité, de son inutilité ? C'est bien gentil de se résigner, de se piquer de paroles lénifiantes, mais il arrive un moment où cette maigre drogue ne suffit plus, où on commence à s'imaginer qu'on va bientôt avoir le courage « d'en finir », le seul courage qui compte. Et puis non, pas du tout : ce que je veux, ce n'est pas le nirvâna

des inconscients ou des illuminés, ce n'est pas la mort du grand cheval qui rue dans mes brancards dorés : c'est le pouvoir.

– Arrêtez, Monsieur Dossette, lui répond son interlocuteur jeune ou vieux, quand il s'est risqué sur ce très délicat terrain de l'aveu de soi-même, d'un soi-même qui flotte dans le paysage actuel. Le décalage est tel qu'on n'y croit pas un instant : cette factice jeunesse des désirs internes, c'est du chiqué, Ernest veut faire l'intéressant, pour qu'on le plaigne, qu'on le dorlote comme un jeune contestataire, mais, ah ! Là là, ça ne prend pas, on ne se laissera pas faire, on n'est pas né de la dernière giboulée de mai ! Vous rêvez, et c'est plus de votre âge. Vous n'avez qu'à faire votre boulot (ou à ne pas le faire, ça reviendra au même), c'est tout ce qu'on vous demande. Il ne faudrait quand même pas inverser les rôles : ce n'est pas à vous, planqué et tout et tout, de vous lamenter et de jouer à qui n'aime plus sa mère, après l'avoir désirée en rêve pendant cinquante ans, dans des cauchemars qui depuis longtemps n'ont plus rien de juvénile.

Imbécile, imbéciles : M. Dossette le pense, mais ne le dit pas, parce que le mot est trop faible. Et il y a tellement de mots qui traînent dans les halls, qui flottent comme des miasmes dans les salles de profs et de garde, qu'il faut se méfier extrêmement. Donc, il ne saura pas, l'autre, il continuera à me prendre pour un chnoque. Pas d'importance, en vérité. Ernest sourit encore, parce que ça, c'est une grande conquête, pour lui en tout cas. Il se souvient que, moins vieux, moins quinquas, il avait la terreur d'être réprouvé ou moqué par les imbéciles. Il lui en reste un tout petit peu, ce n'est pas complètement parti :

quand il n'est pas sûr de lui, dans la rue, de son attitude, de sa grimace, il lui arrive de se retourner, dès que le croise un minois jeune, qu'il imagine facilement moqueur. De quoi rit-on, se disait Ernest, quand on passe à côté de moi? Est-ce qu'on rit de moi, ou bien est-ce que l'air que je traverse prendrait quelque chose de drôle ou de savoureux, qui délierait les zygomatiques du passant triste? Je sais bien que poser ce genre de questions, c'est déjà y répondre. Et pourtant non, pas tout à fait. J'ai eu dans ma vie de très agréables surprises : par exemple, croiser des gens qui ne rient jamais, ou bien frôler des êtres déjà lancés dans le rire. S'ils continuent, ce n'est pas forcément pour (ou contre) moi, c'est peut-être pour eux, tout simplement. Enfin, il y a tout de même bien des gens qui rient sans aucune raison, ce qui est très rassurant.

Maintenant je m'en fiche. Complètement (ou presque). Et cela, c'est très bien, ça me libère, quoique un peu tard. Quand je monte à Paris et que je me balade à Montmartre, je ne crois plus qu'on porte attention à chacun de mes pas, je me crois tout à fait libre. Mais pour faire quoi exactement? Je n'en sais trop rien. J'ai tellement rêvé à ce qui pourrait être plus tard mon sentiment d'indépendance, que j'en suis aujourd'hui formidablement encombré...

Et pourtant le physique de Dossette n'a rien de ridicule, loin de là : sa forte stature de maigre en imposerait presque s'il parvenait à se redresser complètement. Mais il est légèrement voûté, sous le poids sans doute de son air morose et revenu déjà du désabusement. Son cou fait des plis, soulignés par son teint brun. Il a les petites oreilles pointées

de celui qui sait entendre et même écouter. Ses cheveux sont si abondants qu'on se demande parfois s'il ne porte pas perruque. Mais non, tout chez lui est naturel, jusqu'à son embarras perpétuel devant sa propre carcasse, jusqu'à son affectation de franchise, qui le crispe quelque peu. Malgré tout, il en est resté à une tenue vestimentaire classique : une cravate bleu marine sur une chemise blanche, de popeline (le nylon a horreur de lui), un complet comme on disait quand il était plus jeune, avec veston droit, revers modestes et discrets. Le tout, gris à légers chevrons, donnant une silhouette relativement mince et alerte. Les souliers marron se lacent, au-dessus d'une fine semelle de cuir et d'une empeigne sans la moindre piqure fantaisie. En somme, un ensemble neutre, vaguement « distingué », dépourvu de toute recherche. Pas frileux, Ernest ne porte jamais de manteau, même en hiver, il préfère en cas de pluie trimballer un long parapluie noir, sans jamais l'ouvrir, mais qui lui permet de se donner une contenance...

Les élèves du lycée Desnos l'ont évidemment surnommé, mais à peine : il est pour eux « Ernst », le sérieux triste, sur qui on peut compter pour bosser, mais pas pour se marrer, même en dehors des cours. Quelques lycéens un peu plus mûrs que les autres se rendent bien compte qu'il y a là-dessous quelqu'un qui n'est peut-être pas si éloigné d'eux qu'il paraît à première vue : un homme. C'est-à-dire qu'Ernest regarde tout de même les filles et n'est certes pas insensible à leur charme, surtout à la façon déchirante et gaspilleuse dont elles affichent leur jeunesse. Mais il est toujours extrêmement discret, il est correct. Les non-germanistes le trouvent germanique. Mais ce n'est pas vrai : on surprend dans ses yeux une

passion de rêver, difficilement réprimée, qui atténuée, pour ceux du moins qui savent bien le regarder, ce caractère d'austérité qui semble l'accompagner. De jeunes effrontées, au premier rang de sa classe, essaient parfois de l'aguicher, rien que pour voir (pas parce qu'elles sont amoureuses de lui, vous pensez bien ! Encore que... il y a des masos partout !) Mais Dossette est vachement prudent et se méfie de la rouerie de ces innocentes. Il affecte l'indifférence ou l'ironie, sourit quelquefois à lui-même d'un air malin, ce qui décontenance complètement les sirènes, qui rougissent, et rengainent.

« Décidément, il est pas mal, Dossette, c'est pas ton avis ? Il vaut mieux un mec dans son genre que le jeunot de physique-chimie, qui se croit toujours obligé de nous faire des avances. C'en est agaçant, on lui demande d'enseigner et de nous faire réfléchir : pas plus !

– Pas d'accord, vieux : c'est tout de même plus sympa d'avoir en face de soi un type qui essaie de nous considérer comme des adultes, et pas uniquement comme de bons petits preneurs de notes, des esclaves du Savoir, avec un grand S ! Souviens-toi de l'an dernier : les cours de géo de Machette, c'était on ne peut plus chiant, on n'en a rien tiré. J'ai même foutu mes notes en l'air avant la fin de l'année, tellement j'en avais marre de lui, de sa suffisance et de sa certitude de nous apporter la vérité infuse, sans discussion possible...

– Ouais, c'est vrai, mais le programme...

– Oh ! ça va, dit un troisième potache, tu sais bien que le sacro-saint programme, on le finit jamais nulle part. Et puis en français, avec Ernest, quelle importance réelle a le programme ? Il nous fait lire des tas de trucs passion-

nants, et c'est l'essentiel. Il me semble qu'on en retiendra bien assez pour pondre un jus valable à l'épreuve anticipée, non ?

– C'est vrai, au fond, t'as raison, c'est pas tellement le programme qui compte, mais plutôt, comme dit l'autre, les têtes bien faites !

– Ta petite tête à toi, elle est pas mal, tu sais ? En tout cas, c'est l'avis de Ginette.

– Sans blague ? Tu crois...

Ernest fume une pipe dans la cour, et se rappelle qu'il y a trente-cinq ans, c'était seulement dans les gogues qu'on s'octroyait le droit de fumer. Son protal était alors un farouche adversaire du tabac et de l'alcool, et il empoisonnait tout le monde avec ses principes. Ça n'a pas empêché le vieux lycée de s'encrasser dans la routine, ni ses murs de noircir dans le vieille pipe du Temps, ni les protals de se succéder, grignotés irrémédiablement par la lassitude, les excès ou l'approche de la retraite. Qu'est-ce que ça peut faire ? Il restera toujours trop de candidats à l'humanité, voire à l'humanisme. Il y aura toujours, Ernest le craint du moins, assez de gens pour bourrer inutilement les écoles, dans lesquelles on n'arrivera bientôt plus à enseigner quoi que ce soit, parce que les structures ne changent pas, et que le cœur n'y est plus. Ce qui empêche de faire un travail sérieux, ce n'est pas le désordre, ni non plus une contrainte extérieure, pense Ernest : c'est nous, un petit quelque chose en nous qui se refuse, dans un sursaut d'espoir et de dignité, à continuer aveuglément, envers et contre tout, de manipuler des « choses » qui n'intéressent plus personne, parce qu'elles sont trop décrochées d'aujourd'hui...

Cela aussi, c'est une sorte de douleur permanente au côté: il est dur de vivre en inconfort perpétuel, de faire semblant de croire alors que la foi vous a déserté et qu'il suffirait de si peu pour qu'elle revienne: qu'on lui fournisse un cadre accueillant, où elle puisse enfin s'épanouir en se sentant d'accord avec le monde ambiant. Ernest Dossette souffre beaucoup, donc, mais très doucement, il habite avec son angoisse depuis si longtemps. Celle-ci lui tient même la plus fidèle compagnie depuis que Madame Dossette s'est tuée en montagne, par accident ou volontairement, on ne sait pas très bien. Elle s'appelait Odile; c'était une petite brune que les romanciers eussent dite piquante. En fait, elle ne cassait rien, ne piquait pas grand-chose. Ernest la regrette parce que la mort, c'est triste pour ceux qu'on abandonne à la vie, mais la vérité, c'est qu'il ne s'en trouve pas plus mal. Il n'est pas sensuel et n'avait pas de gros besoins conjugaux. Le silence qui l'entoure est propice à la méditation. Et méditer, ça suffit largement à son malheur. Non, pas d'emphase: à sa routine désespérée.

## II

Sous la table, le pied de Ginette effleure celui de Georges. C'est peut-être un hasard. Mais quand même... si Christophe, hier, avait dit vrai? Méfiance. Les copains, ça vous joue souvent de ces tours inavouables... sinon après coup. Ernst ne voit rien, ou feint de ne rien voir. Son cours n'est pas mal ce matin: il essaie de nous faire un topo sur le cas étonnant des très jeunes écrivains.

«Radiguet, vous connaissez? Qui est-ce qui l'a lu?»

Un doigt menace le plafond.

«René-Paul! Tiens! vous ne lisez pas que des bandes dessinées, c'est bien, ça. Qu'avez-vous lu de Radiguet?»

– Ah! M'sieur, je crois que c'était le Diable... le Diable...»

Pas méchant, Ernest: il va à la repêche, et tire la mémoire déjà molle de René-Paul de son marécage, ou plutôt de ses sables mouvants. La figure du petit gros (c'est comme ça qu'on l'appelle) s'éclaire, remercie muettement. Les copains ont tous l'air intéressé quand Ernst nous dit que Raymond, il avait onze ans en quatorze, et que le Diable au corps, eh! bien, n'est-ce pas, jeunes gens, vous êtes assez grands pour comprendre les choses de la vie, le diable au corps, c'est le gentil démon du

matin, c'est le premier émoi du jeune homme devant la femme, c'est le grand passage de l'enfance à la virilité...

Pas mal, Ernst, pas mal, t'es lyrique aujourd'hui. Y en a quelques-uns dans la classe qui ricanent, mais c'est des cons, t'en fais pas, la majorité, elle, elle en perd pas une miette. Des fois qu'on pourrait s'instruire, entrer dans les menus détails froufrounants...

Les mines sont pour la plupart sérieuses, graves. Certaines élèves – ce ne sont pas les sirènes – rougissent un peu, détournent le regard, bien que l'explication de texte de Dossette demeure une irréprochable explication de texte, pas scabreuse du tout, et très humaine, ma foi...

«Imaginez un peu, dit Dossette, dans le contexte tragique et austère de la guerre de 14-18, avec le bellicisme partout répandu, sous le véritable matraquage moral s'étalant dans les colonnes de presque tous les journaux, imaginez un adolescent comme vous qui ose comparer le conflit international à des «grandes vacances» et qui, sans l'ombre d'une hésitation, cède au charme discret et délicieux de la jeune femme d'un soldat sur le front.

«Ah! dis donc», fait le grand Fernand, les yeux écarquillés, à son voisin, mais pas assez bas pour empêcher toute la classe de l'entendre. Éclat de rire général. Il y a du coup un jeune homme boutonneux et monté en graine qui ne sait plus où se mettre. Dossette a un sourire indulgent, et poursuit.

Un autre potache chuchote à son voisin: «C'est vrai qu'il fallait un drôle de cran pour, à l'époque, se foutre comme ça de tout, pour coucher avec une bonne femme mariée, et puis, en fin de compte, pour pondre ça noir sur blanc. Moi, même si je vivais un truc pareil, je crois que

j'aurais jamais le courage de l'écrire, d'abord, je saurais pas. Maintenant, de toute façon, c'est plus pareil, nos parents ils s'inquiètent tellement qu'on soye pas trop matisés, comme ils disent, qu'on peut faire presque tout ce qu'on veut, c'est bien moins marrant. Tout juste s'ils nous tiennent pas la chandelle, pour être sûrs qu'on devient des vrais-z-hommes comme eux...»

Le cours de français a passé vite, comme souvent quand Ernst a la forme. Mais au fond, il a toujours la forme, Ernst. S'il a des problèmes, faut bien dire qu'on n'en sait absolument rien. Toujours égal, toujours strict et classique, il ne laisse rien dépasser, c'est le prof modèle – enfin, s'il y a vraiment un modèle. Parce que, comme l'élève modèle, on n'en parle pratiquement plus depuis les petites filles du même nom, on peut douter, et moi, je m'en prive pas; j'irais même jusqu'à penser que tout le monde est ni bon ni mauvais jusqu'à ce que la bonté ou la mauvaiseté ressorte tellement qu'on peut rien y faire. L'école elle vient trop tôt, elle sert à rien, sauf à garder les mômes...

La cour du lycée Desnos n'est pas très gaie. Son sol inégal, qui fut bitumé dans un temps déjà reculé, est troué de gros platanes ombreux, au pied emprisonné par une grille métallique. Les hirondelles tracent vertigineusement dans l'air gris leurs longues lettres plates, leurs savants déliés de toute pesanteur. Mais personne n'y fait attention. Si, tout de même, deux trois poètes assis par terre, le dos au mur ou à l'arbre. On lit évidemment des graffiti vengeurs dans des coins pas toujours discrets. Des inscriptions aux textes subtilement inachevés, ce qui permet quantité d'interprétations plus ou moins riches: *Mort*

*au p...*, par exemple, peut servir d'arquebuse à la fois contre le protal, contre un des pions de la boîte, ou même, qui sait, contre le père en général. Comme on vient de dire qu'il y a quelques poètes (de cour), il y a bien sûr de la poésie: *Le ciel est par-dessus le toit* (plagiaire) ou, mieux: *L'avenir n'est à personne, l'avenir est au pieu*. Enfin, la féroce provocation: *Vive l'École!* ou bien: *Les Maîtres, j'adore!* Quant au discours politique, il est, à Desnos, immédiatement revêtu de peinture blanche, et par conséquent, illisible.

Tout cela n'est pas sérieux, direz-vous. Au contraire. Ici tout s'inverse: c'est le sérieux qui est insignifiant, alors que le sarcasme, l'humour, la rigolade, fonctionnent réellement et sont les seuls véritables actes qui révèlent, sous et dans ces pierres, la vie, ou les vies battantes, ce qui est pareil.

Les professeurs sont à l'abri durant les récréations, comme les contemporains de Radiguet pendant les alertes. La casemate où ils se protègent, où ils reconstituent à la va-vite leur misérable force de travail s'appelle, comme ailleurs, la salle des profs. Pièce haute et étroite, froide tel un tombeau, tapissée de textes officiels et syndicaux, dont le papier est censé réchauffer un peu l'atmosphère. Les agrégés feignent d'errer d'un grave pas et d'un grave souci, en reconnaissant le moins de monde possible autour d'eux. Les bi-admissibles soupirent à fendre l'âme d'un jury. Les certifiés, l'air brimé et sournois, essaient de faire nombre, et y réussissent: ils s'agglomèrent en petits tas de spécialistes, chaque discipline ayant son tas et sa place dans la topographie de ce dernier salon où l'on cause de rien, pour éviter de remettre tout

en cause. Cela rappelle par instants le fameux perroquet du regretté Queneau (Raymond lui aussi, tiens, tiens!). Quant aux auxiliaires, c'est bien simple : ils n'existent pas, mais littéralement. Un agrégé qui en bousculerait un autre par mégarde – cela peut arriver – ne s'excusera évidemment pas, parce qu'il n'aura vu ni senti personne à ses côtés. De plus, ils sont encore très peu nombreux dans ce lycée qui est, n'est-ce pas, un établissement de qualité, avec vidage très discret des élèves déficients et au bout de l'année, récompense ultime du proviseur, de très belles statistiques de réussite à ce qui reste du baccalauréat.

Mais ne nous égarons pas : notre vrai sujet, c'est Monsieur le professeur Dossette, pas les autres. Serait-il plus intéressant que ses pairs, quoique, peut-être, agrégé ? Personne n'est tout à fait assuré du grade d'Ernest : c'est un secret entre lui et le proviseur, fort bien gardé (le secret, pas le proviseur) et les secrets sont faits, comme chacun sait, pour faire bisquer les chers amis et néanmoins collègues. En tout cas, agrégé ou pas, Ernest est notre homme. Il en vaut bien d'autres, avant tout, et pourquoi pas lui ? Et puis, on ne peut tout faire ni tout dire, les auteurs aussi ont leurs têtes. Si elles plaisent au lecteur, tant mieux ; sinon...

Une aigre sonnerie endort soudain toute cette population de cerveaux qui se mettent en rangs et reprennent, la queue basse, le chemin patiné des classes où leur avenir fermente (forcément, c'est si peu aéré!).

Ernest Dossette, et quelques autres, n'ont plus cours : ou plus exactement, ils conservent bien la même valeur sur le marché, mais leurs obligations professionnelles ex-

térieures, comme on pourrait dire d'une façon qui ne manquerait pas de pompe, sont, pour l'heure, remplies et achevées. Et c'est, en désordre dispersé, un éternel retour vers la famille au foyer ou le foyer sans famille (pour Ernest, par exemple), vers les piles de copies à corriger, vers les cours sans cesse repréparés (pour Ernest aussi), vers les bulletins à psychologiquement remplir, etc. On ne dit pas cela ici pour défendre le métier de prof, qui se défend bien tout seul, ou plutôt syndicalement, contre les multiples entreprises de démolition qui se disputent les ruines (encore fumantes, si on veut) de l'Éducation nationale. On le dit parce que c'est vrai, et peu connu. Ernest lui-même vous le dirait, et avec fougue, malgré sa réserve et son effacement naturels. Il vous broderait même, comme il lui arrive de le faire à ses moments qu'il croit perdus, un pastiche de ballade, avec pour refrain :

*Mais où sont mes parents d'élèves ?*

Ernest, on l'a dit, ou suggéré, ne fait pas de politique, bien qu'il penche à gauche, comme la Tour de Pise quand on la regarde du bon côté. Du reste, il lui advient assez souvent de pencher effectivement vers la gauche – Christ d'estrade à l'envers – pour contempler avec une tendresse amusée tel élève qui vient de lui faire une belle réponse, qui a jailli comme un éclair dont la tête du prof est secrètement illuminée. Sa sympathie envers les jeunes est grande, et non démagogique, en ce qu'il pèse parfaitement le bon et le moins bon qui est en eux comme en lui, il pressent très finement quels bourgeons donneront de bons fruits et quels faux boutons de roses se mueront en furoncles pustuleux. Ces images végétales et animistes viennent tout droit du style de Dossette, un peu vieillot.

Il faut comprendre : les études classiques bourrées de métaphores, il faut bien, n'est-ce pas, qu'elles servent à quelque chose. Ajoutons que le professeur Dossette, comme tout le monde (si, si, comme tout le monde!) a plusieurs styles à son arc. Il ne germe pas toujours dans le fleuri, parfois aussi il parvient à être profond, et trempe sa plume dans l'encre technologique du vulcanologue ou du pétrochimiste. Si ses élèves l'écoutent volontiers et mordent en général assez bien à ses appâts – pardon, aux appâts de son discours professoral – c'est sans doute que, au-delà du bachotage et de l'avenir damoclétien de fin d'année scolaire, il sait faire passer dans ce qu'il dit un certain poids de vérité, des éléments suggestifs qui entraînent ses jeunes cervelles dans une sorte de rêverie appliquée et féconde. Bon, cette dernière phrase, vous voyez, c'est déjà meilleur, plus ronflant et périodique, certes, mais moins encombré de figures. Point trop n'en faut, de ces images dites littéraires, sinon cela fait, comme disait Jean Paulhan, des embarras de circulation (ça, c'est une citation déguisée : voir *Jacob Cow*, le pirate) : mais oui, Monsieur Dossette, on sait que tu as des lettres, mais gare au pédantisme, ce serait dommage ! Tes élèves apprécient beaucoup tes connaissances, parce que tu ne les mets pas au premier rang quand tu leur parles : ce n'est pas ta section d'élite à laquelle il serait, dès le premier choc, impossible de résister (tiens, une méta militaire ! Où t'as fait ton service, Ernest ?) Non, tu t'adresses à eux de façon très simple, non doctorale, un peu comme tu leur parlerais de foot ou de ciné, si tu en étais capable ; mais ils sentent pertinemment que, là-dedans, c'est plein de choses variées, plein d'idées, de

preuves à l'appui(-tête), sur lesquelles tu évites le plus souvent de t'appuyer. Continue, Dossette! Quelle voix conseillère sonne donc là? Comme contenu, ce pourrait être celle du proviseur ou, avec beaucoup de chance, celle d'un inspecteur général pas trop racorni (si ça existe). Mais comme ton, familier comme ça, et gouailleur, ça ressemblerait plutôt à la voix de Christophe Phénix, bon élève mais railleur et un brin cynique (pas pour Dossette, d'ailleurs, mais plutôt à l'adresse de ses «copains»).

Ernest Dossette habite un petit logement curieux, depuis le décès d'Odile: il a vendu tout ce qui appartenait à son épouse, la plus grande partie des meubles, notamment des armoires et buffets, et il s'est perché dans un minuscule deux pièces au troisième et dernier étage d'une maison ancienne, dans une petite rue fort tranquille, à cinq minutes du lycée. Cela se présente, pour les rares visiteurs, comme un refuge dont la coquille est formée des nombreux livres qui tapissent les murs des deux pièces, et dont le centre est un lourd bureau de chêne avec des tigarettes, grâce auxquelles Ernest a la possibilité d'étaler largement ses livres et ses papiers quand il travaille, c'est-à-dire presque tout le temps. Dans un coin un peu sombre, une cuisinette où, à la lueur d'un tube fluorescent, Ernest fait lui-même sa cuisine, au moins le soir. Il n'est pas bricoleur, et cela l'ennuie. Il a dû faire faire par un artisan ses rayonnages, cela revient cher et il lui a fallu se contenter d'aggloméré, alors qu'il n'apprécie rien tant que le bois massif. En revanche, il est gourmand, et la cuisine qu'il se prépare, il ne faudrait pas croire qu'elle se limite aux œufs sur le plat, aux tranches de jambon et aux

légumes en conserve. Oh! non! Le luxe d'Ernest, c'est peut-être justement de se mijoter d'exquis petits plats en sauce, qui restent des heures au coin de la cuisinière à gaz tandis qu'il corrige ses copies, le nez frémissant et traversé des bonnes odeurs qui ont vite fait d'envahir l'appartement (car, ne se prenant pas pour le père Noël, il n'a pas non plus acheté de hotte...) L'ennui extraordinairement dense qu'il ressent en lisant ses monceaux de devoirs – même ceux des bons élèves, du reste – cet ennui se désagrège peu à peu, fond et disparaît presque sous un plaisir olfactif et solitaire.

«C'est très mauvais pour la santé de trop bien manger, disait un jour à Ernest une accorte collègue de physique-chimie, dont l'embonpoint était une démonstration vivante du théorème qu'elle venait d'énoncer.

– Oui, peut-être, répondait rêveusement Ernest, mais moi, voyez-vous, j'ai cette chance que rien de matériel ne me tient au corps et que tout se passe comme si les balances que j'utilise étaient bloquées à mon poids de vingt ans. Que je me mette au régime ou que je fasse bombe, c'est du pareil au même, comme on dit.

– Ah! quelle chance vous avez, soupirait envieusement la magicienne ès cornues en retournant pesamment à ses fourneaux. Je voudrais bien pouvoir faire comme vous!»

La maigre silhouette d'Ernest semblait en effet bien protégée contre toute menace d'obésité. Au moins de ce côté-là, notre héros était tranquille. Et sous cet angle, il n'était pas sans inspirer quelque admiration à maint de ses déraisonnables collègues. Cette pensée amenait sur

son visage tanné une espèce de sourire las, tandis qu'il dégustait avec une délicatesse de bon sauvage éloigné des foules ses rognons sauce madère ou son bœuf bourguignon dans lequel tenait debout la cuiller...